

# Paris au fil du temps : amour et guerre

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **15 (1985)**

Heft 9

PDF erstellt am: **11.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

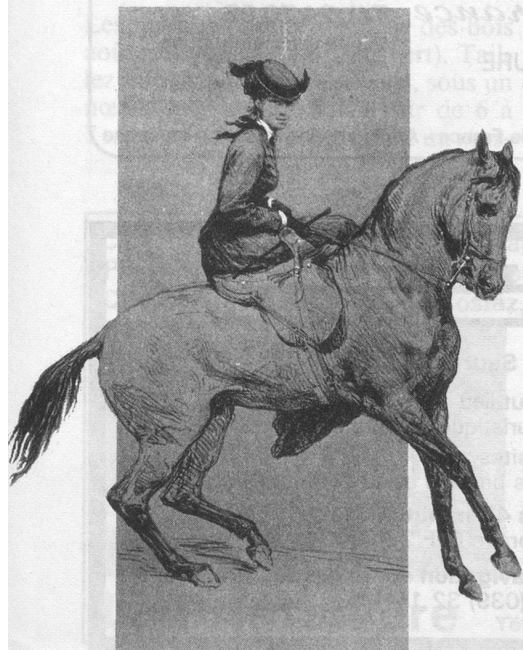


ANNETTE VAILLANT

## Amour et guerre

Tout près de la place Wagram où trônait Alphonse de Neuville, peintre militaire en leggings de bronze, nous allions en classe, ma petite amie Frida et moi. Elle avait des cheveux d'or comme je n'en ai jamais revu d'aussi beaux. Nous regardions ensemble les albums de l'oncle Hansi aux illustrations colorées, amusantes et patriotiques. La Guerre de 14 arrivant, mon père parti en capote bleu horizon, je quittai notre charmante école pour le lycée et ne revis pas Frida avant longtemps. Aujourd'hui, sa fille, Daphné Doublet-Vaudoyer<sup>1</sup> raconte ce qu'elle trouva dans les cartons déposés par son père, en 1961, à la Bibliothèque nationale: 30 cahiers — le journal intime de sa mère, Geneviève Bréton. Daphné recopiant patiemment ces pages serrées, découvrit alors l'aïeule disparue bien avant sa naissance: une amie exquisément jeune, à l'esprit vif comme son écriture incisive. Ces neuf premiers cahiers sont le roman d'un

Henri Regnault, *Mlle G.B. en Cavalière*, août 1867, dessin (coll. privée).



amour fou, vécu avec ses intermittences et qui s'insère dans notre Histoire, du déclin du Second Empire à la débâcle et à la Commune<sup>2</sup>.

C'est au mois de mai 1867 où son père l'a emmenée pour la distraire du chagrin qui l'accable — la mort de son frère Antoine — que Geneviève commence à écrire, pour elle-même, dans des cahiers aux serrures qu'elle ferme à clé — «mes prisons» — ses secrets.

Louis Bréton est l'un des fondateurs de la librairie Hachette naissante, fief de la haute bourgeoisie éclairée. Un milieu libéral mais soumis encore à bien des principes conventionnels.

Tout enfant, quand elle entrait dans le bureau de son père, au bout d'un interminable couloir tapissé de livres, qui reliait les appartements privés à la librairie, Geneviève y voyait souvent Michelet, Gustave Doré, le doux Fromentin. Elle n'oublierait jamais «l'élégante beauté de Lamartine», ni qu'elle poussait des cris affreux quand «le petit père Beuve» (c'est ainsi que Louis Bréton appelait Sainte-Beuve), voulait l'embrasser.

Adolescente, elle suit des cours à la Sorbonne, prend des leçons de chant et d'aquarelle. Elle aime passionnément la nature, les chevauchées en toute saison. Henri Regnault saisira ainsi sa silhouette d'amazone passant au galop sur son cheval arabe, Sidi, à la robe alezan brûlé. Regnault, jeune peintre orientaliste promis à un magnifique avenir, avait obtenu le Premier Grand Prix de Rome l'année précédente. A la villa Médicis, dirigée par Hébert<sup>3</sup>, Geneviève fait sa connaissance. C'est un coup de foudre si inattendu qu'elle s'interrogera longtemps sur la réalité d'un sentiment qui transforme en un cœur d'amoureuse inquiète celui d'une ingénue. La famille Bréton, avec ses six enfants est gouvernée par la «reine mère» qui «n'aime que les gens riches et biens mis». Pour elle, les artistes, à de rares exceptions près, ne sont pas des gens fréquentables. Mais au dîner du mardi elle accueille à sa table excellente, avec les auteurs de la maison, toute l'intelligentsia parisienne. Ces célébrités, Geneviève les décrit avec perspicacité, avec humour. Vieux et jeunes lui font tous plus ou moins la cour. Maxime du Camp est fasciné par ses «yeux singuliers, ... l'œil crépusculaire». Charles Garnier<sup>4</sup> lui avoue: «... tout à l'heure, vous m'avez fait pleurer avec votre air russe: votre voix se vrille dans le cœur». Mais Regnault, «petit Regnault», même absent, occupe seul les pensées de Geneviève. Quand il vient, pose-t-il sa main sur la sienne qu'elle ne retire pas, cela suffit

pour qu'un merveilleux frisson la grise. Henri et Geneviève au piano, c'est à travers les lieder de Schubert, de Schumann qu'ils exhalent, sans se l'avouer ouvertement, leur amour.

D'Italie, Henri Regnault écrit à son ami Stéphane Mallarmé sa passion pour l'Orient et son rêve d'y emmener Geneviève. La guerre — elles arrivent toujours en été — ramènera à Paris le bien-aimé. En septembre 1870, les jeunes filles ne s'occupent pas, comme chaque année, à confectionner des sachets d'iris qui embaument le linge des armoires. Au soleil sur le balcon, Geneviève fait de la charpie. La gravité des circonstances a eu raison de la résistance de Madame mère: Geneviève et Henri sont enfin fiancés. Automne, hiver: passent les semaines de cette guerre dont Geneviève devient dans son journal, avec une lucidité bouleversante, le plus authentique des reporters. Henri, engagé dans la Garde nationale, n'est pas requis aux avant-postes tous les soirs. 10 décembre 1870, ils vont tous deux à l'Opéra: «Nous sommes revenus à pied, au clair des étoiles; en temps de siège, on prend sa jupe sur son bras et l'on marche, le canon grondait bien près...» Les amoureux sont seuls au monde. Ils sont heureux. Mais le roman devient tragédie. Le 19 janvier 1871, Henri Regnault est tué d'une balle perdue, à Buzenval. Malgré tous les risques qu'elle va prendre, la mort se refuse à Geneviève. Pendant la Commune, avec une petite ouvrière qui l'accompagne, elle traversera Paris en flammes, enjambant les barricades pour rejoindre son ambulance et y soigner les Fédérés.

Le printemps est là de nouveau. Des agonisants gisent, allongés sous les marronniers en fleurs des Champs-Élysées. Les Versaillais vont arriver...

Dix ans plus tard, Geneviève Bréton épousera un architecte, Alfred Vaudoyer, veuf de la fille de Viollet-le-Duc. De leurs trois enfants, Jean-Louis, si proche de sa mère, ne semblait-il pas lui apporter comme un tendre et subtil reflet de «petit Regnault»? A. V.

<sup>1</sup> Frida Weber avait épousé Jean-Louis Vaudoyer, écrivain au talent délicat. Il fut conservateur du musée Carnavalet, administrateur de la Comédie-Française et élu en 1952 à l'Académie française.

<sup>2</sup> Geneviève Bréton, *Journal 1867-1871*, Ramsay édit., 1985. Salué par une presse enthousiaste.

<sup>3</sup> Cf. *Aînés* déc. 1982.

<sup>4</sup> Cf. *Aînés* juillet-août 83.